



LE FEUILLETON

TIPHAÏNE SAMOYAULT

Lignes dispersées



TOM HAUGOMAT

DEUX RÉCITS EN VERS PARAÎSENT EN CET HIVER : *Porte du Soleil*, de Christophe Manon, et *Chant balnéaire*, d'Oliver Rohe. Ce sont bien des récits, ils invitent à plonger dans une histoire et se lisent « comme des romans ». Ces textes sont beaux non d'être écrits « comme des poèmes », mais de proposer une forme qui fait corps, authentique et intense, avec leur récit.

On ne se souvient pas d'un roman comme on le fait d'un poème. On pourrait presque considérer le roman comme le genre d'une ère oubliée, confiante dans ses traces écrites et laissant chaque individu libre de ce que les textes déposent en lui (bien peu le plus souvent :

PORTE DU SOLEIL (EXTRÊMES ET LUMINEUX III), de Christophe Manon, Verdier, 128 p., 16,50 €, numérique 11 €.

CHANT BALNÉAIRE, d'Oliver Rohe, Allia, 160 p., 12 €, numérique 6 €.

quelques citations, des noms, des impressions, des reliefs). Les cultures jeunes ou encore peu assurées d'elles-mêmes produisent leurs grands récits en vers : les épopées anciennes, le roman occidental médiéval sont versifiés.

Le basculement dans la prose – le français médiéval utilise la belle expression, pour nous paradoxale, de « *versement en prose* » – tient au souci de faire vrai, de relier le genre romanesque à la représentation vraisemblable de la réalité. Le roman en vers devient alors une rareté. On en a quelques exemples seulement au XX^e siècle (Roussel, Queneau,

Perros). Que cette forme devienne plus insistante aujourd'hui dit sans doute quelque chose de la littérature de notre époque : la prose est-elle devenue impropre à dire nos vies éclatées ? Le vers a-t-il retrouvé une part de sa force narrative ? Les deux sont vrais sans doute, mais il y a peut-être encore autre chose : la tradition a été rompue, la plupart des fils qui nous reliaient au passé ont été coupés. La frappe du vers permettrait-elle, alors, de rétablir un rapport avec le mémorable ?

Il n'est pas surprenant que ces deux récits versifiés soient des histoires de lignées brisées, l'une par la guerre, l'autre par l'émigration, cassures que reflète la disposition des phrases sur la page. Mais ils ne sont que faussement des récits des origines. Très vite, ils bifurquent vers autre chose, hors de toute nostalgie ou reconquête du passé. Christophe Manon l'écrit dans l'épilogue, tout le monde a des racines, cela ne présente pas le moindre intérêt. « *Seuls les vivants réclament des récits/ et les mots dont nous usons/ ne sont animés que par notre désir/ de vouloir à tout prix réveiller les morts...* » Commencé comme une enquête généalogique sur les traces d'arrière-grands-parents italiens émigrés en Moselle au début des années 1920, et dont le narrateur ne sait presque rien, le voyage devient vite l'expérience extrême d'une descente au pays des morts.

Dans les églises de Perugia ou d'Arezzo, dans les représentations des écorchés et des martyrs, les souvenirs de Dante, de Virgile ou de saint Augustin, il rejoue les ferveurs et les terreurs d'une culture qui a fait du corps un grand théâtre et a poussé très loin la représentation des supplices et des supplications. La réalité bascule, du côté de l'hallucination lascive ou des visions extatiques, l'Italie contemporaine, celle de Matteo Salvini et de ses sympathisants venant se mêler aux peintures du massacre des Innocents ou aux récits de l'enfer. Après cet épisode de possession, le narrateur redevient un touriste, mais son projet initial a été balayé. Seule s'impose la forme de son enquête, propre à inscrire des reliefs mémorables du passé mais sans chercher à reconstituer une lignée.

Chant balnéaire raconte les années d'adolescence du narrateur, au Liban, à la fin des années 1980 et jusqu'à son arrivée en France en 1990, « *parce qu'il n'y a plus rien à vendre, / parce qu'il n'y a plus d'argent pour nous permettre la guerre, (...) plus de peuple où nous mettre nous-mêmes* ». La famille a été chassée de Beyrouth-Ouest en 1984, au moment de la deuxième phase de la guerre (1982-1990), et se retrouve dans des baraquements installés dans la ville côtière de Jounieh pour servir de refuge aux populations chrétiennes, maronites ou orthodoxes. Oliver Rohe part de son expérience, mais la forme et le rythme de son chant donnent au « je » une généralité qui l'arrache à la circonstance et lui permet de produire un grand récit. La guerre du Liban est bien présente, dans son incompréhensible désordre, dans son opacité, dans sa temporalité distendue, tantôt frénétique, tantôt démesurément étirée et qui s'incarne parfaitement dans celle de l'adolescence, avec ses révoltes, ses parties de foot acharnées sur la plage, sa volonté d'en découder et, à l'autre bord, sa nonchalance, son indifférence à tout.

Il n'est pas surprenant que ces récits versifiés de Christophe Manon et d'Oliver Rohe soient des histoires de lignées brisées, l'une par la guerre, l'autre par l'émigration

Mais *Chant balnéaire* est aussi un livre sur la condition d'étranger : les exclusions ordinaires rencontrent celles qui sont instituées par les Etats, lorsqu'une différence d'accent autorise à refuser un passage ou que n'importe quel signe extérieur trahit. La force entêtante du roman vient certes de l'usage du vers, qui pénètre plus directement dans la tête, mais aussi du droit donné à la puissance narrative du vers et à sa capacité inclusive – il y a par exemple de l'arabe dans le français et de la prose dans les vers. Le récit y trouve son intensité explosive, sans pour autant chercher, lui non plus, à réparer les lignées brisées. ■



FIGURES LIBRES

ROGER-POL DROIT

Tristan Garcia et l'aventure de la pensée

SI VOUS DOUTEZ QU'IL SOIT ENCORE POSSIBLE de partager une grande aventure dans la pensée, lisez cet époustouflant traité. Certes, il est difficile, exigeant, et suppose des lecteurs bien entraînés, aguerris à l'abstraction et aux parcours d'endurance. En outre, comme ontologie et métaphysique passent usuellement pour des contrées ennuyeuses et arides, il convient d'insister : le périple est passionnant – vertigineux parfois, risqué souvent, académique jamais.

Car Tristan Garcia, qui enseigne la philosophie à l'université Lyon-III, n'est pas seulement le théoricien rigoureux révélé par plusieurs essais, dont *Forme et objet*.

Un traité des choses (PUF, 2011). Il est aussi l'auteur de plusieurs romans primés, de nouvelles, et s'intéresse vivement aux séries comme aux BD. Au philosophe immergé dans l'abstrait, l'écrivain vient régulièrement prêter la pointe acérée du style, le goût des exemples savoureux, le sens de la dramaturgie. C'est ce qui permet à son aventure mentale, dont la démesure et l'ampleur font songer aux grands noms de la philosophie, d'être plus accessible et constamment prenante.

Mais de quoi s'agit-il donc ? Au plus simple : chercher quel possible nous demeure commun, alors

que l'universel hérité de la philosophie classique semble définitivement défait. Au temps de la disjonction des cultures, des discours, des horizons de pensée, alors que plus personne n'est d'accord sur rien, pas même sur les désaccords, comment partir à la recherche d'une conception minimaliste – de l'être, des choses, de la vie – qui n'entrerait pas dans des guerres sans fin ? Pareille issue existe-t-elle ? Et par où l'atteindre ?

Le plus universel

Pour relever ce défi, il ne faut pas moins de 500 pages étonnantes, étourdissantes et savantes. Y sont évoqués des dizaines d'auteurs, des centaines d'œuvres, y sont condensées et clarifiées quantité d'analyses contemporaines. Chemin faisant, on y trouve précisé en quoi consistent la pensée, la perception, les concepts, les noms, les substances, la matière, la non-contradiction, l'identité, l'éthique, la politique, la résistance... Impossible – faut-il le dire ? – de résumer le parcours en trois phrases. Mais il faut signaler l'essentiel : le plus universel, selon Tristan Garcia, c'est le moindre,

l'être minimal. Ce minimum – exact inverse de la perfection divine infinie de la métaphysique – se tient à la dernière limite avant le rien et l'indistinct. C'est là qu'il s'agit de descendre par la pensée.

Ce n'est donc pas une connaissance qui est ici de mise. Plutôt l'inverse : un jeu de l'esprit – indéfini, obstiné et gratuit. Une fois atteinte la limite du pensable, il faut remonter, reconstruire, en s'efforçant de désamorcer les contraintes, de résister aux pensées autoritaires, de trouver un ordre qui ne soit pas hiérarchique. Cette aventure, il appartient à chacun de la découvrir, de la retraverser pour son propre compte, quitte à emprunter finalement d'autres pistes que celles suivies par l'auteur. Car son geste ne consiste jamais à imposer quoi que ce soit. Rien qui contraigne, qui prétende vaincre et convaincre. Au lieu des habituelles machines à persuader, un impressionnant périple où l'explorateur ne cesse de dire : « Voilà comment je m'y prends, les règles que je suis, les résultats que j'atteins, les impasses que je rencontre. Si vous avez mieux, allez-y ! » Difficile, somme toute, de faire plus libérateur. ■

LES YEUX DANS LES POCHE
FRANÇOIS ANGLIER

DE « L'HOMME-ÉLÉPHANT » Joseph Merrick (1862-1890) au violoniste Niccolò Paganini (1782-1840), le XIX^e siècle a connu pléthore de corps scandaleux et de figures inouïes. Mais nulle sans doute n'a créé plus de trouble que celle de Kaspar Hauser, apparu sur une place de Nuremberg le 26 mai 1828, mort le 20 décembre 1833, à la suite du coup de poignard d'un inconnu. Les cinq années de son périple public, popularisé par le film de Werner Herzog (*L'Enigme de Kaspar Hauser*, 1974), s'offrent tel un mystère en pleine lumière.

Car, sans doute âgé de 17 ans lors de sa découverte, peinant à marcher et à bredouiller quelques vocables, rien ne permet de l'identifier. Kaspar connaîtra



quatre foyers d'hébergement où il sera socialisé, éduqué et surtout scruté avec minutie, bénéficiant de la royale protection de Louis I^{er} de Bavière et de l'engouement passager du fastueux lord Stanhope. Bienveillance, attention, rien n'y fait : l'énigme reste inviolée.

Tout l'intérêt du formidable livre d'Hervé Mazurel est de détailler la singularité du corps-Hauser. Vraisemblablement déteu au secret pendant une dizaine d'années dans l'obscurité permanente d'une petite geôle souterraine, avec pour seule compagnie celles de deux chevaux de bois, on l'en arrache brusquement pour le projeter à la surface du monde. Celui qui était dans sa nuit comme un poisson dans l'eau subit alors un atroce déferlement de sensations qui en font un écorché vif, en devoir d'endurer l'ardeur du jour, d'apprivoiser l'espace, de s'initier au temps qui passe, de gérer un autrui bruyant et gesticulant. Hauser est finalement parti comme il est survenu, « *riche de [ses] seuls yeux tranquilles* » (Verlaine), de deux jouets en bois et d'un formidable mystère, apte à affoler toutes les boussoles historiennes.

L'HISTOIRE DE KASPAR HAUSER a rayonné dans toute l'Europe et donné lieu à une production d'estampes populaires que, sans doute, Tönle, le héros de Mario Rigoni Stern (1921-2008), a pu vendre aux paysans des villages montagnards qu'il a traversés. Berger contrebandier du plateau d'Asiago,



à la frontière italo-autrichienne, ayant blessé accidentellement un douanier, il est contraint à l'exil et à une fuite permanente entrecoupée d'un retour hivernal au havre familial pour renouer avec les siens et s'enquérir des nouvelles de son monde. Pendant des années, rien ne semblait pouvoir perturber ce mouvement pendulaire entre errance et intimité. Il faudra la première guerre mondiale et sa grande tribulation. Tönle devra faire alors avec la dévastation qui ravage son univers jusque-là immobile. Un magnifique récit inspiré par l'expérience propre de l'auteur, rentré à pied, chez lui, en Vénétie, après son évasion des geôles allemandes.



JOUIR DU MONDE comme un innocent ou un chemineau, tel est le credo de Robert Louis Stevenson (1850-1894) dans *Une apologie des oisifs*, texte de 1877 paru dans le *Cornhill Magazine*. Un camouflet à la face de ceux qui « *sèment la hâte et récoltent l'indigestion* », une ode au « gai savoir » de la passivité sereine. ■

► **Kaspar l'obscur ou l'enfant de la nuit**, d'Hervé Mazurel, postface inédite de l'auteur, La Découverte, « Poche », 320 p., 14 €, numérique 10 €.
► **Histoire de Tönle** (Storia di Tönle), de Mario Rigoni Stern, traduit de l'italien par Laura Brignon, Gallmeister, « Totem », 144 p., 8,90 €, numérique 8 €.
► **Une apologie des oisifs, suivi de Causerie et causeurs** (An Apology for Idlers), de Robert Louis Stevenson, traduit de l'anglais par Laïli Dor et Mélisande Fitzsimons, Allia, 80 p., 6,50 €, numérique 4 €.